

Gautier

Les Jeunes France et autres récits humoristiques

Présentation
par Patrick Berthier



Extrait de la publication



Gautier

Les Jeunes France

et autres récits humoristiques



«Les Jeunes France», c'est le nom que l'on donnait, dans les années 1830, à la jeunesse extravagante et chevelue gagnée à l'art romantique et aux idées contes-tataires. Dans ce recueil paru en 1833, Théophile Gautier, qui fut l'un des leurs, dépeint avec humour et panache leurs excès de langage, de conduite et de parure.

Dialogue de deux ivrognes sur les vertus de leurs maîtresses (*Sous la table*), vie d'un peintre basculant dans la démence (*Omuphrius*), portraits de romantiques excentriques (*Daniel Jovard*, *Élias Wildmanstadius*), récit déjanté d'une orgie (*Le Bol de punch*), étude des mérites respectifs de l'amour domestique et de la passion impossible (*Celle-ci et celle-là*) : ces six «romans goguenards», injustement méconnus, dénoncent la folie de toute folie et marquent, deux ans avant *Mademoiselle de Maupin*, la véritable entrée de Gautier en littérature.

À la suite des *Jeunes France*, cette édition rassemble une série de chroniques parues dans la presse à la même époque, qui témoignent d'un même esprit de dérision : Gautier y évoque les travers du bourgeois parisien, la laideur des acteurs, ou encore l'embonpoint des écrivains...

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
par Patrick Berthier

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LES JEUNES FRANCE

et autres récits humoristiques

*Du même auteur
dans la même collection*

LE CAPITAINE FRACASSE
GAUTIER JOURNALISTE. ARTICLES ET CHRONIQUES
MADEMOISELLE DE MAUPIN
RÉCITS FANTASTIQUES
LE ROMAN DE LA MOMIE
VOYAGE EN ESPAGNE

GAUTIER

LES JEUNES FRANCE
et autres récits humoristiques

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
par
Patrick BERTHIER

Extrait de la publication

GF Flammarion

Patrick Berthier, professeur émérite de littérature française du XIX^e siècle à l'université de Nantes, a édité, chez Gallimard, de nombreuses œuvres de Balzac, a participé à l'anthologie *Le Théâtre français du XIX^e siècle* (Avant-scène théâtre, 2008), et dirige l'édition complète de la *Critique théâtrale* de Théophile Gautier, en cours de publication aux Éditions Honoré Champion. On lui doit, dans la collection GF, l'anthologie *Gautier journaliste*.

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2013
ISBN : 978-2-0812-5370-4

PRÉSENTATION

Gautier en 1833

C'est le 17 août 1833 que sont mis en vente les six « romans goguenards » des *Jeunes France*¹. Les histoires qu'ils racontent sont fort simples et se résument d'un mot : *Sous la table* rapporte le dialogue de deux ivrognes sur la vertu de leurs maîtresses ; *Onuphrius* retrace, sur le mode fantastique, la vie d'un peintre qui peu à peu devient fou ; *Daniel Jovard* et *Élias Wildmanstadius*, en troisième et cinquième position, sont deux brefs portraits de romantiques excessifs, l'un en littérature, l'autre qui croit vivre au Moyen Âge ; ils encadrent *Celle-ci et celle-là*, le texte le plus long, placé au centre, qui démontre la supériorité de l'amour domestique sur la passion introuvable ; enfin *Le Bol de punch* est le récit fou d'une orgie qui prend pour modèles des orgies décrites dans des romans récents. Que nous disent ces textes apparemment hétéroclites ? que signifie leur diversité ? comment les lire aujourd'hui ? De l'idée qui leur a donné naissance à la réalité du volume que vous tenez en main, un itinéraire se dessine : il a fallu un éditeur, qui croie en un auteur, et il leur faut aujourd'hui un lecteur ; qui sont-ils (l'éditeur et l'auteur), et qui peut-il être (le lecteur) ?

L'éditeur, c'est Eugène Renduel. Né en 1798, monté à Paris en 1819, il a ouvert en 1828 sa librairie, rue des Grands-Augustins ; il y est vite devenu l'appui des principaux écrivains romantiques ; la pointe de sa courte carrière coïncide avec les

1. L'expression, selon les éditions, apparaît tantôt avec un trait d'union, tantôt sans (voir Bibliographie). Nous adoptons la graphie de l'édition de 1833, sans trait d'union.

années les plus effervescentes de la « nouvelle école ». Dès 1840, il se retire dans son Morvan natal, où il lui reste trente-quatre ans à vivre ; mais, pendant dix ans, beaucoup, maîtres ou débutants, lui ont dû d'être lus. En juin 1833, juste avant *Les Jeunes France*, il vient de publier *De la France*, capital recueil d'articles du poète et journaliste allemand Henri Heine ; depuis 1829 il donne, volume après volume, la traduction la plus lue des *Contes* d'Hoffmann¹. Victor Hugo lui vend – cher – ses poèmes (*Les Feuilles d'automne*, 1831), ses drames (*Lucrèce Borgia*, février 1833), ses romans (réédition augmentée, en 1832, de *Notre-Dame de Paris*, d'abord parue chez Gosselin). Du jeune Eugène Sue, il publie les violents romans maritimes, dont *La Salamandre*, présente dans *Les Jeunes France*². Et aussi Musset (*Un spectacle dans un fauteuil*, premier volume, en vers, décembre 1832), Petrus Borel (*Champavert, contes immoraux*, février 1833), et d'autres que le lecteur actuel ne connaît plus, mais qui remportaient des succès inimaginables, tel Paul Lacroix, le « bibliophile Jacob³ », auteur de romans plus frénétiques qu'historiquement scrupuleux.

Être pour la première fois publié par Eugène Renduel est donc une chance pour un écrivain encore débutant, et le jeune homme de vingt-deux ans qu'est Théophile Gautier se trouve apparemment en belle compagnie parmi ces écrivains qu'il connaît tous, soit par le Cénacle de Hugo, soit par le « Petit Cénacle ». Mais faire partie d'un groupe n'est nullement en soi porteur de gloire, si ardemment que ce groupe prétende à l'existence : le plus fidèle public dudit Petit Cénacle, entre 1830 et 1832, se limite à ses propres membres, et il faut sortir à l'air libre pour devenir visible.

Or, à l'été 1833, Gautier demeure largement inconnu. Il dit vrai, là-dessus, dans sa Préface, même si c'est avec une complaisance amusée qu'il y pose au novice littéraire. Ses petits

1. Celle de Loève-Weimars, nommé par Gautier dans sa Préface (voir p. 33, note 2). Extrait de la publication

2. Voir p. 240 et suiv.

3. Gautier s'inspire de lui, comme de Sue, dans *Le Bol de punch* (voir *ibid.*).

titres de gloire, s'il en a, lui viennent de la coterie romantique : il n'a pas publié une ligne lorsque, le 25 février 1830, il parade aux premiers rangs de la « bataille » d'*Hernani* en arborant à la tête des défenseurs de Victor Hugo ce fameux gilet rouge – en réalité, un pourpoint cerise, auquel il rend d'ailleurs hommage dans la préface des *Jeunes France*¹ ; et lorsqu'il fait paraître son premier recueil, de minces *Poésies*, c'est, malencontreusement, en pleines barricades : des vers d'un inconnu, mis en vente le 28 juillet 1830, n'avaient aucune chance de se vendre et, en effet, ceux-là ne se sont pas vendus. Gautier, fin octobre 1832, les a redonnés en complément de son deuxième recueil, *Albertus, ou l'Âme et le péché, légende théologique*, mais ce livre-là non plus n'a guère eu de succès hors du groupe des camarades ; ceux qui ne l'ont pas lu se sont sans doute trompés sur son titre : l'officielle *Bibliographie de la France* est la première à égarer les indécis puisqu'elle place l'ouvrage, dont les pages n'ont sûrement pas été coupées par le censeur, parmi les poésies religieuses – danger des sous-titres humoristiques² ! – et, au contraire, *Albertus* choque ceux que le hasard ou la curiosité ont amenés à le lire par son immoralité, ses traits érotiques à peine gazés, l'acuité de son ironie, bref par tout ce qui apparente cette histoire d'amour physique et de sorcellerie aux poèmes osés de Musset (*Namouna* est publié à peine deux mois plus tard)³.

Lorsque, lucide sur le danger de ne compter que sur ses vers, le jeune poète s'est essayé du côté de la prose, il a seulement suivi les vents dominants : en 1831 ceux du conte fantastique, grâce au *Cabinet de lecture* qui a accepté sa *Cafetière*, et de la camaraderie, en faisant l'éloge d'un buste de Victor Hugo, son maître, sculpté par Jehan Duseigneur, son ami ; puis, récemment, en 1833 même, le vent de la critique d'art alors en vive expansion, en publiant le premier d'un long

1. Voir p. 43.

2. Voir *Bibliographie de la France*, année 1832, « Table systématique », p. 196.

3. Ce poème clôt le volume d'*Un spectacle dans un fauteuil* mentionné plus haut.

ensemble de « Salons » annuels, celui-ci dans *La France littéraire* de Charles-Malo, jeune revue attentive au mouvement des intelligences, et dans laquelle, juste après *Les Jeunes France*, il commence à donner la série de ses futurs *Grotesques*¹.

Tout cela ne fait pas une notoriété ; il faut donc voir dans *Les Jeunes France*, plus de deux ans avant *Mademoiselle de Maupin*, la première vraie tentative de coup d'éclat de ce jeune homme. En 1833, Gautier se pose à la fois en participant et en observateur sarcastique du romantisme, comme l'avait fait, huit ans avant lui, Mérimée dans son génial *Théâtre de Clara Gazul*².

Genèse

Comment a pu venir au jour ce livre inclassable, encore si surprenant aujourd'hui ? Les travaux des pionniers, René Jasiniski en tête avec ses *Années romantiques de Théophile Gautier* de 1929, mais aussi Paul Bénichou, notamment dans un article décisif de 1971 sur « Jeune-France [*sic*] et Bousingots³ », permettent de reconstituer les tâtonnements dont *Les Jeunes France* sont le résultat.

L'annonce, par Renduel, dès le milieu de l'année 1832, d'un volume collectif intitulé *Contes du bousingo* (sans *it*), est le point de départ. Ces contes, dont le nombre n'est précisé nulle part, devaient avoir pour auteurs les membres du Petit Cénacle évoqué plus haut, groupe de jeunes romantiques excessifs venus de tous les arts : la poésie (Nerval, qui y a amené Gautier), la sculpture (Jehan Duseigneur, et aussi Théophile Dondey, un fils d'imprimeur, qui publie sous l'anagramme de Philothée O'Neddy), la gravure (Joseph Bouchardy, futur auteur de grands mélodrames), la peinture (Gautier lui-même, élève de Rioult), le dessin (Célestin Nanteuil), l'architecture (Petrus Borel), le droit (Alphonse Brot) et même les études littéraires (Auguste Maquet,

1. Voir pour le détail la Chronologie, à la fin du volume.

2. 1825 ; réédition augmentée en 1830.

3. Voir pour plus de détails la Bibliographie, à la fin du volume.

recalé à l'agrégation en 1832 et qui se rebaptise Augustus Mac-Keat avant de devenir, bien plus tard, le « nègre » de Dumas). Aucun de ces enthousiastes n'a plus de vingt-cinq ans.

Quant aux « bousingo(t)s », ils méritent l'attention, car une partie de l'esprit d'insolence et de sans-gêne dont les accuse la petite presse trouvera son écho dans les « romans goguenards » de Gautier. Le mot, qu'on trouve le plus souvent écrit « bousingot », et aussi, plus rarement « bousingo », « bouzingo » ou « bouzingot », désigne un chapeau de cuir porté jusqu'à la fin du XIX^e siècle par les marins, et par extension le marin lui-même ; le terme vient d'un mot populaire, « bousin », qui évoque à la fois l'idée de chahut et celle de cabaret mal famé, et s'explique par le bruit que font les marins en bordée lors de leurs escales. Une délégation de gardes nationaux du Havre, coiffés de ce chapeau, avait été fêtée à Paris juste après les barricades, et Louis-Philippe, alors seulement lieutenant-général du royaume, en avait passé un détachement en revue le 4 août 1830 ; mais le régime se révéla en fait être plus conservateur que progressiste, et se produisit bientôt dans l'opinion majoritaire un amalgame entre : bruit la nuit, bousingos, agitation républicaine. Le petit journal *Figaro* publie sur ces trublions une suite d'articles non signés qui, de février 1832 à octobre 1833, à intervalles irréguliers, construisent une moqueuse « physiologie » du bousingot. Le premier, paru le 1^{er} février 1832, introduit la série par l'objet même du litige, « Les chapeaux cirés », et fait écho à un « à-propos-vaudeville » (*sic*) que vient de créer, le 27 janvier, le théâtre du Vaudeville, *Les Chapeaux séditieux*, de Brazier, Mélesville et Carmouche. Le 9 février, *Figaro* donne du bousingot cette image : « Il reporte ordinairement le luxe absent de son costume et de ses manières dans l'excroissance de la barbe et des favoris ; il est tout cuir, poil, loutre et républicain. » La « Biographie du bousingot » (13 février) développe le thème du jeune bourgeois de province qui vient se ruiner à Paris, y être bousingot un temps, puis rentre, se range, se marie... et le cycle recommence, décrit par thèmes successifs dans les articles qui suivent : « Le bousingot père de famille » est autoritaire et misogyne (18 février) ; « La liberté selon le bousingot » consiste bien sûr à entraver

celle d'autrui (27 février) ; « Le bousingot fashionable » est un oisif parasite qui joue à faire croire qu'il est un vrai élégant (19 mars) ; le « Tour de France du bousingot » (20 mars) lui sert à répandre partout ses idées anarchistes, développées en préceptes ridicules dans « Liberté », le 27, et ainsi de suite. Le texte du 24 mai, « Les bonnets rouges (Délibération) », opte pour le remplacement du chapeau de cuir, trop peu visible, par le bonnet phrygien de 1789, puis ce sont « Le bousingot de province », lecteur naïf des quotidiens républicains (5 septembre), et « Une variété du bousingot : le lazzarone » (29 septembre), nouvelle variation sur l'oisiveté prêtée au bousingot parasite et improductif¹. La série s'interrompt alors, sans doute parce qu'elle se trouve de plus en plus en décalage avec l'évolution politique du régime, qui a fait taire républicains et révoltés (les canuts, notamment), et qui s'oriente vers un embourgeoisement dénué d'états d'âme ; reprise plusieurs fois en 1833, la suite sur les bousingots n'apporte plus d'éléments neufs à ce qui est devenu un thème humoristique facile, bientôt usé et s'éteignant de lui-même – mais, pour un phénomène de mode, sa longévité est tout de même notable.

Cela dit, convenons que la provocation républicaine, si nette dans l'image reflétée du bousingot par *Figaro*, ne se trouve qu'à l'état de traces dans les « romans goguenards » de Gautier. On ne saurait s'en étonner, vu son peu de penchant pour la chose politique, surtout si elle est « de gauche ». Mais un autre ancien membre du Petit Cénacle, Théophile Dondey, donne une explication tardive de cette faible coloration politique de l'œuvre ; dans une lettre écrite par lui à l'un des historiens du romantisme, Charles Asselineau, en 1862 (trente ans après, donc), il affirme que jamais les membres du Petit Cénacle ne se sont comportés en républicains, alors que lui-même et Petrus Borel se considéraient comme tels : ils étaient des jeunes France, et rien d'autre ; et il ajoute – pourquoi ne dirait-il pas

1. Les articles qui viennent d'être évoqués, sauf le premier, sont reproduits, sans commentaires, dans les « Annexes » de l'édition conjointe des *Jeunes France* et de *La Main de gloire* de Nerval donnée par les Éditions des Autres en 1979.

vrai ? – que c'est Gautier qui, agacé par l'assimilation de leur groupe aux bousingots dans des journaux hostiles, aurait proposé, par provocation, d'écrire des *Contes du bouzingo*¹, histoire de brouiller les pistes par le sarcasme.

Il y eut un début de réalisation du projet, et en effet ni la politique ni la république n'y sont pour grand-chose. Le premier de ces contes, *La Main de gloire*, de Nerval, est publié dans *Le Cabinet de lecture* du 24 septembre 1832 comme devant faire partie de deux volumes de « *Contes du bousingo*, par une camaraderie », annoncés pour novembre. Gautier lui succède le 4 octobre, avec *Onuphrius Wpbly* (deuxième version d'*Onuphrius*, déjà publié en août dans *La France littéraire*)², présenté lui aussi comme « un deuxième extrait des *Contes du bousingot* », avec un *t*. Mais les volumes promis ne se font pas et, après une dernière annonce en décembre, Renduel cesse de les programmer sur ses quatrièmes de couverture. Le Petit Cénacle commence d'ailleurs à se disperser durant l'hiver ; chacun revient à ses projets personnels. C'est à ce moment-là que Gautier s'oriente vers un recueil signé de lui seul, qu'Eugène Renduel annonce, en avril 1833, sous le titre *Les Jeunes-France* (avec un tiret), *décaméron fashionable*. Les deux derniers mots de ce titre provisoire évoquent à la fois la gaillardise de Boccace et le dandysme ambiant. En effet, l'adjectif « fashionable », directement importé de l'anglais pour désigner ce qui est à la mode, concerne avant tout le costume, et donne d'ailleurs naissance, vers 1830-1831, au substantif qui désigne « un fashionable » comme un élégant ; abandonné comme élément du titre, le mot apparaîtra à de nombreuses reprises dans *Les Jeunes France*. Quant au terme ambitieux « décaméron », il supposerait sinon cent nouvelles, comme dans les dix journées du recueil de Boccace, du moins dix, pour obéir à l'étymologie : un récit par jour pendant dix jours ; il n'y en eut finalement que six, dont la genèse de détail ne nous est pas connue

1. Dondey tient en effet à écrire ce mot avec un *z*, du moins dans le texte de sa lettre, car lorsque, plus tard, il l'édite, il lui donne le titre de *Lettre inédite sur le groupe littéraire dit des Bousingos*, avec un *s* (Rouquette, 1875).

2. Pour le détail des publications, voir la note placée en tête de chacun des textes des *Jeunes France*.

pour les quatre qui sont publiés directement dans l'édition originale de 1833, mise en vente sous un titre à nouveau modifié, celui que nous connaissons, *Les Jeunes France, romans goguenards* ; les deux textes déjà publiés, *Onuphrius* et *Élias Wildmanstadius*, sont remaniés pour mieux entrer dans le projet exprimé par le nouveau sous-titre.

Du « bousingot » au « jeune France »

Avant de parler de ce qualificatif de « goguenards », il faut faire le point sur l'expression centrale de « jeune France » ou « Jeune France ». Elle existe avant Juillet, puisqu'en 1829 un petit « journal de philosophie, littérature, sciences, arts, spectacles, etc. » s'appelle *La Jeune France*¹ : un tel titre, officiellement non politique (à cause de la censure), relève de l'esprit d'opposition qu'on appelle alors libéral, et dont des équivalents existent hors de France, comme la Jeune Italie, ou la Jeune Allemagne dont fait partie Heine. Mais lorsque ces deux mots prennent davantage de vigueur au lendemain de la révolution, ceux qui s'en baptisent choisissent d'exprimer leur esprit de contestation non dans l'action politique, comme le fait Victor Hugo condamnant *a posteriori* les ordonnances dans son poème « À la jeune France », mais par leur comportement en société ; ils ne veulent faire bouger que les arts, la littérature, la mode, le goût en général, au besoin par la provocation. *Figaro* s'est moqué de leurs attitudes exagérées dès avant sa série sur les bousingots. Plusieurs articles de 1831, attribués généralement au journaliste Léon Gozlan (1803-1866), visent des points que l'on retrouve deux ans plus tard dans le recueil de Gautier : le 1^{er} septembre, les « jeunes Frances » (*sic*) sont définis comme le curieux – et stérile – produit de l'union de la poésie et de la peinture : ce thème nourrira un passage central, modifié ensuite, du premier *Onuphrius*, dont le héros pratique ces deux arts conjointement². Le 3 septembre, deux

1. Voir Eugène Hatin, *Bibliographie historique et critique de la presse française*, Firmin-Didot, 1866, p. 365.

2. Ce texte primitif est reproduit en note p. 73-74.

articles voisinent dans le même numéro : une supposée « Lettre d'un jeune France à *Figaro* », dont l'auteur revendique le goût macabre qui l'anime, lui et ses amis, et le bonheur qu'ils éprouvent à « faire pouffer les morts » ; et une étude moqueuse sur « Les dames jeunes France », qui jouent les évaporées et les admiratives. Le 10 septembre, un mois seulement après la publication fracassante de *La Peau de chagrin* de Balzac, « Le festin des jeunes France », qui décrit un banquet et ses délires médiévaux et critiques, annonce directement *Le Bol de punch*, tandis que le 12, « Ameublement des jeunes France » mène tout aussi directement à *Daniel Jovard* ou à *Élias Wildmanstadius*. On ne peut parler d'influence directe : Gautier puise mots, effets et motifs à bien d'autres sources (identifiées ici dans les notes lorsque c'est possible) ; mais l'ambiance, l'idée sont là. Le mot « buste », plusieurs fois moqueusement utilisé dans *Les Jeunes France* pour désigner les classiques, est jeté comme une menace dans l'article de *Figaro* du 4 octobre, « Le jeune France en voyage » (« Malheur aux *Jeunes France* qui subiront les honneurs du buste ! »). Comme souvent dans ces séries fondées sur des sarcasmes répétitifs, la verve se tarit, et les derniers articles, « Les romantiques à la suite », sur les jeunes France admirateurs de Dumas et de Hugo (19 octobre), ou « Les cuisiniers jeunes France » (24 octobre), n'apportent pas grand-chose de plus – mais le même 24 octobre, dans un texte intitulé « Les chapeaux de cuir », sur les coiffures des romantiques, on lit : « Enfin parut le cuir bouilli, naturalisé au Palais-Royal¹ par les volontaires havrais » – ce qui fait directement le lien avec la série sur les bousingots à venir².

Les deux appellations, « bousingo(t) » et « jeune France », ne sont donc pas étrangères l'une à l'autre. Mais il est certain que la seconde n'est pas républicaine, à preuve son réemploi,

1. Le Palais-Royal était la résidence personnelle de Louis-Philippe d'Orléans avant son avènement, mais la revue évoquée plus haut a eu lieu place Vendôme ; le mot peut aussi, me suggère judicieusement Sylvain Ledda, évoquer le *quartier* du Palais-Royal, où abondent cafés tapageurs et maisons de jeu (pas encore interdites à l'époque).

2. Ces articles de Gozlan sont, eux aussi, reproduits en annexe à l'édition de 1979 des *Jeunes France* signalée p. 12, note 1.

au contraire, par une revue catholique et légitimiste, *L'Écho de la jeune France*, fondée en avril 1833 et dans laquelle Balzac commence à publier *Ne touchez pas la hache* (plus tard *La Duchesse de Langeais*). Un mensuel éphémère, *Vieille France et jeune France*, fondé en mai 1834, est plus intéressant encore, à s'en rapporter à la prudente déclaration de son prospectus :

Nous voulons parler à la jeune France de la vieille France. [...] Nous voulons, nous qui sommes jeunes, nous qui appartenons aux idées contemporaines et qui marchons librement à un avenir tout nouveau, nous voulons raviver dans le cœur de la nation française des sentiments qui ne doivent jamais périr.

[...] ce serait un délire et un malheur d'imaginer qu'une France toute neuve va commencer, une France sans rapport avec la France ancienne, une France sans souvenirs, sans histoire, sans héros, sans littérature [...] ¹.

Rien dans ce texte n'avoue ostensiblement l'appartenance aux nostalgiques des Bourbons ; et pourtant, il ne fait aucun doute que cette revue est légitimiste. Il est donc remarquable de voir comment ses rédacteurs ménagent la « jeune France » sans préciser ce qu'elle est, et sans l'accuser non plus des outrances dont, à en croire *Figaro*, elle était capable – mais il est probable qu'alors le sens de l'expression s'est dilué. Toute une réflexion sur la vie et la mort que peuvent ainsi connaître, en quelques mois ou en très peu d'années, des formules un bref instant posées au sommet de la mode, serait à mener sur ces deux mots-là ².

Gautier lui-même, quarante ans plus tard et à la veille de sa mort, cherche à rendre à l'appellation de « jeunes France » sa fraîcheur idéaliste d'origine :

1. Voir Patrick Berthier, *La Presse littéraire et dramatique au début de la monarchie de Juillet*, Lille, ANRT (ex-Presses universitaires du Septentrion), 1997, t. IV, p. 1884.

2. Elle a été amorcée brièvement par Georges Matoré dans *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe* (1951), Genève, Slatkine reprints, 1967 (voir notamment p. 113-120 et p. 233-234). Cet ouvrage issu de sa thèse contient un vaste « Glossaire des premières œuvres en prose de Théophile Gautier » (p. 215-328) dont la consultation est toujours intéressante. Ouvrage dorénavant désigné par l'abréviation « Matoré, *Vocabulaire* ».

On s'est plu à représenter dans les petits journaux et les polémiques du temps ces jeunes hommes, tous de bonne famille, instruits, bien élevés, fous d'art et de poésie, [...] comme un ramassis de truands sordides. Ce n'étaient pas les Huns d'Attila qui campaient devant le Théâtre-Français, malpropres, farouches, hérissés, stupides ; mais bien les chevaliers de l'avenir, les champions de l'idée, les défenseurs de l'art libre ; et ils étaient beaux, libres et jeunes¹.

Il est clair que républicanisme et légitimisme n'ont rien à faire ici, pour l'auteur de ces lignes. Mais autre chose est troublant : dans *Les Jeunes France*, ces jeunes gens, dont Gautier célèbre en 1872 la culture et l'ouverture d'esprit, sont présentés comme largement risibles. Il faut comprendre pourquoi.

Romans goguenards

En quoi et contre qui les « romans » réunis dans *Les Jeunes France* sont-ils « goguenards » ? La trouvaille de Gautier est sans doute dans le caractère suspendu de ce qualificatif, bien plus intrigant que le « décameron fashionable » envisagé d'abord, et qui n'apparaissait pas, en soi, tellement ironique : ne se serait-il pas agi, pour Gautier, d'être « fashionable » de l'intérieur, en tant que fashionable lui-même ? À la limite, on aurait pu penser à un de ces « keepsakes » alors à la mode, élégants recueils à gravures offerts pour les étrennes, et auxquels les auteurs du moment donnaient la primeur de pages ou de strophes inédites. Et d'ailleurs, lorsque Gautier avait donné la première version d'*Élias Wildmanstadius*, en novembre 1832, c'était dans une publication de ce genre, justement, les *Annales romantiques*, où son texte venait en commentaire d'une gravure anglaise représentant une place médiévale de Nuremberg.

Mais les « romans goguenards », c'est évidemment tout autre chose. Moqueurs, ces textes le sont bien sûr à l'encontre de ceux qui seront inaptes à les comprendre, les bourgeois

1. *Histoire du romantisme*, III, « Suite du Petit Cénacle », *Le Bien public*, 17 mars 1872 ; rééd. Charpentier, 1874, p. 101.

notamment, dont en 1836 Gautier fera avec férocité la « Monographie ¹ » ; mais ils le sont surtout envers les jeunes France eux-mêmes, dont les excès de langage, de conduite et de parure sont impitoyablement épinglés. Pourquoi ?

Tout se passe, me semble-t-il, à l'envers de ce qui s'était produit en 1825 lorsque Mérimée avait publié *Le Théâtre de Clara Gazul* : alors, aucun auteur dramatique n'avait encore franchi la limite qui sépare la théorie et la polémique de la scène, avec ses risques concrets ; dans ses six pièces, parodiques par avance, mais alors non jouées (sauf une), Mérimée montrait où peut mener l'excès dans la peinture des passions violentes et dans leur expression – et, *en même temps*, il réussissait dans ces textes brefs à inventer un style intense, serré, qui est sa façon à lui d'être, un peu sèchement, romantique. Il ouvrait la voie. En 1833, au contraire, Gautier arrive, et il le sait, à la fin d'une bataille : celle du frénétisme en littérature. Depuis 1829, année de la publication de *L'Âne mort et la femme guillotinée* de Jules Janin, le conte, le roman et la nouvelle, à un moindre degré la poésie et le théâtre, se sont vautrés dans le morbide, le macabre, et si dans *Le Bol de punch* l'enjeu est l'imitation en acte de pages d'orgie contenues dans des romans récents, c'est que la littérature avait fait, en réalité, un usage orgiaque des mots, des situations, était allée à l'extrême de l'ivresse et de l'horreur descriptives. *La Peau de chagrin* de Balzac, évoquée ici, est la plus sage des œuvres auxquelles songe Gautier. Il aurait pu aussi aller du côté d'un ami, Alphonse Karr, un journaliste de *Figaro*, qui n'a pas fait partie du Petit Cénacle : dans son roman de juillet 1832, *Sous les tilleuls*, il montre son héros, Stephen, qui va déterrer le cadavre de son aimée, Magdeleine, et la trouve déjà rongée des vers ² ; Karr, dans cette scène de putréfaction, démarque lui-même Jules Janin, puisque dans *L'Âne mort et la femme guillotinée* c'est la tête de sa maîtresse, exécutée pour infanticide, que le héros achète aux valets du bourreau pour l'ensevelir à part, avant de découvrir ensuite que le fossoyeur l'a revendue,

Extrait de la publication

1. Texte reproduit dans le complément de cette édition (p. 267-287).
2. Voir *Sous les tilleuls*, Gosselin, 1832, t. II, chap. LXVI, p. 313.

laissant la bière vide, tandis que la faculté de médecine s'est emparée du reste du corps aux fins de dissection¹. Dans *Les Jeunes France*, Gautier répercute plutôt discrètement cette part macabre du romantisme 1830, et le rêve d'Onuphrius enterré vivant n'a aucune des marques extrêmes de l'horreur. Pourtant, le sort du cadavre en voie de pourrissement, qui l'a hanté très jeune, parcourt tout son recueil *La Comédie de la mort*, publié complet en 1838, et dont il évoque ici un des poèmes déjà écrits² ; mais sans doute pense-t-il que le bal de l'épouvante qui secoue la fiction depuis quatre ans touche à sa fin. Un autre jeune romantique qu'il connaît, Charles Lassailly³, publie en mai 1833 un roman (?) intitulé *Les Roueries de Trialph, notre contemporain, avant son suicide* ; les commentateurs considèrent volontiers que ce délire inclassable marque le terme du moment frénétique du romantisme et, d'ailleurs, il n'est pas horrible par ses descriptions ; c'est le jeu mental d'un désenchanté qui, avant de se tuer, vaticine sur la possibilité d'écrire un livre dont sa mort serait le dénouement. Mais, Thierry Galibert l'a bien montré⁴, si c'est un jeu pour le héros, ce n'en est pas un pour Lassailly, ou du moins ce qu'il joue n'est rien moins que sa survie en littérature. Lassailly a échoué : il ne s'est pas tué, mais il est devenu fou, peu avant de mourir en 1843 à trente-six ans seulement.

Gautier n'est pas l'homme de tels engagements : il serait bien plutôt celui du *dégagement*, ironique et salutaire à la fois. En contant les folies des jeunes France, il les dénonce comme révolues et il tourne la page. L'histoire d'*Onuphrius* annonce de façon fort troublante la folie de Lassailly (qu'évidemment Gautier ne pouvait deviner, près de dix ans à l'avance). C'est que, dans *Les Jeunes France*, l'artiste excentrique est systématiquement expulsé hors du cercle que dessine la norme sociale :

1. Ce sont les deux derniers chapitres du roman, « Le linceul » et « Clamart ».

2. Voir p. 86, note 2.

3. Voir p. 304, note 2. Extrait de la publication

4. Je renvoie à son intelligente introduction au roman *Les Roueries de Trialph*, Sulliver, 2006, p. 7-25.

Élias Wildmanstadius vit hors du présent et meurt dans le passé, où il s'est recroquevillé en position quasi fœtale, et Daniel Jovard est devenu romantique à retardement : il écrit comme on écrivait en 1829, il est *dépassé*... Quant aux ivrognes de *Sous la table* (en ouverture du volume) et du *Bol de punch* (en conclusion), ils agitent eux aussi des questions qui relèvent d'une mode vieillie : la *Suzon* de Musset qu'évoque le premier de ces textes, *La Peau de chagrin* que le second salue, ont deux ans d'âge et marquent un temps qui n'est plus. Désormais, il faut remettre sa dague de Tolède non pas au fourreau, mais dans le tiroir ou au grenier, et songer à « s'amende[r]¹ ».

Quant au « roman » le plus long des six, et dans lequel se cachent peut-être les plus fines pages du recueil, *Celle-ci et celle-là*, son conformisme final tranche sur toute la virtuosité de son début, et plus généralement sur le reste du livre, qui ne s'attendrit presque jamais ; ici, au contraire, l'ironie coquine peu à peu s'efface, et c'est à la fin l'émotion qui naît, comme la larme perle au coin de l'œil de Rodolphe touché du simple amour fidèle de sa Mariette. Je ne suis pas éloigné de croire que ce dénouement-là, qui peut décevoir tel amateur d'amoralité, dit la leçon tirée par Gautier de son examen de l'échec du frénétisme, ici figuré par le désir de Rodolphe : aucune affectation de comportement déréglé, aucune provocation juvénile voire puérile de l'amant n'empêcheront le bourgeois, sûr de sa femme pourtant infidèle sous ses yeux, de parader sans rien comprendre ; en revanche la connivence intime des vrais amoureux, seule, donne le bonheur. Il est remarquable, de plus, que l'auteur ne se contente pas de faire développer cette morale sage par Albert, l'ami de Rodolphe, significativement désigné par la didascalie qui marque son entrée comme « l'homme positif² » ; il la double d'un commentaire didactique d'où il ressort que « Rodolphe incertain, flottant, plein

1. Molière, cité par Gautier, p. 140. Sur cette posture excentrique, voir les développements de José-Luis Díaz dans son ouvrage *L'Écrivain imaginaire : scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Champion, 2007.

2. *Celle-ci et celle-là*, p. 211.

LAVAUD (Martine), *Théophile Gautier, militant du romantisme*, Champion, 2001. Sur *Les Jeunes France*, voir les chapitres I et III de la I^{re} partie, « Militantisme “auto-polémique” et écriture Jeune-France : sur les petits grotesques de 1830 » (p. 33-66) et « Le “bœuf qui rumine” ou le militantisme des préfaces » (p. 95-121).

LECLAIR (Yves), « Théophile Gautier, *Les Jeunes France* (1833). Une leçon de dandysme », *L'École des lettres. Second Cycle*, 15 mars 1984, p. 13-19.

MATORÉ (Georges), *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève, Droz, et Lille, Giard, 1951 ; rééd. Genève, Slatkine reprints, 1967 (étude, à partir des œuvres en prose du jeune Gautier, de la langue et des mots à la mode au début de la monarchie de Juillet).

PICHOIS (Claude), *L'Image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, Corti, 1963.

SANGSUE (Daniel), *Le Récit excentrique*, Corti, 1987 (sur *Les Jeunes France*, p. 297-322).

SCHAPIRA (Marie-Claude), *Le Regard de Narcisse. Romans et nouvelles de Théophile Gautier*, Presses universitaires de Lyon et Éditions du CNRS, 1984 (plusieurs passages concernent *Les Jeunes France*, surtout le chapitre IV de la III^e partie, « L'ironie romantique », p. 167-179).

STEINMETZ (Jean-Luc), « Introduction » à son anthologie *La France frénétique de 1830*, Phébus, 1978.

STERLING (Jessica), « Qui diable est le démon d'*Onuphrius* ? », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 23, 2001, p. 217-221.

TEICHMANN (Élisabeth), *La Fortune d'Hoffmann en France*, Genève, Droz, et Paris, Minard, 1961.

TORTONESE (Paolo), *La Vie extérieure, essai sur l'œuvre narrative de Théophile Gautier*, Archives des Lettres modernes, 1992.

–, Notice et notes des *Jeunes-France* dans son édition des *Œuvres de Gautier*, R. Laffont, « Bouquins », 1995, p. 1545-1563.

WHYTE (Peter), « Autour d'*Onuphrius* et de la vie dans la mort », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 18, 1996, p. 203-216.

–, « Notice », « Notes et variantes » de son édition des *Jeunes-France*, in *Romans, contes et nouvelles*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, t. I, p. 1242-1279.

TABLE

| | |
|---------------------------------|----|
| <i>Présentation</i> | 7 |
| <i>Note sur l'édition</i> | 24 |

LES JEUNES FRANCE ROMANS GOGUENARDS

| | |
|---------------------------|-----|
| Préface..... | 29 |
| Sous la table..... | 47 |
| Onuphrius | 67 |
| Daniel Jovard..... | 105 |
| Celle-ci et celle-là..... | 129 |
| Élias Wildmanstadius..... | 219 |
| Le Bol de punch..... | 229 |

CHRONIQUES HUMORISTIQUES

| | |
|--|-----|
| Monographie du bourgeois parisien..... | 267 |
| Du physique des acteurs..... | 289 |
| De l'à-propos dans la mort..... | 293 |
| Les littérateurs obèses..... | 299 |
| De la férocité de la critique | 307 |
| Prospectus philocome | 313 |
| <i>Chronologie</i> | 317 |
| <i>Bibliographie</i> | 334 |

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHPN000459.N001

Dépôt légal : avril 2013